

L'Université égyptienne dans le monde de la liberté

*Un héros parmi les héros de la démocratie moderne —
al-Musawwar, 11 mai 1934.*

Son père conduisait des fiacres dans un village, un village parmi d'autres, ne sachant ni lire ni écrire, ne touchant à rien des affaires de la vie hormis ce modeste métier, et ce que savent faire ses semblables, ces gens simples, illettrés, à la vie rude et difficile; et sa mère était servante chez une dame d'un manoir, sans autre espoir que de gagner la faveur de sa maîtresse, de rassurer son mari, et d'élever son fils comme s'élevaient les fils des classes pauvres et misérables. Ces classes pauvres et misérables avaient obtenu un peu de liberté deux ans avant la naissance de notre enfant, et notre enfant naquit en l'an 1850.

Cette modeste liberté, qui avait ouvert ses portes humbles à ces gens misérables, avait éveillé dans leur âme un peu de fierté, et leur avait ouvert d'étroites fenêtres sur l'espoir — des fenêtres étroites, mais des fenêtres tout de même, par lesquelles passaient la lumière et l'air, et par lesquelles les horizons de la vie s'élargissaient quelque peu, après avoir été si étroits.

Le cocher de ce village avait senti quelque chose de cette brise que ces fenêtres avaient laissée entrer, et avait porté son regard, par elles, vers un horizon plus vaste que son ancien horizon; il répugna donc à l'idée que son fils fût cocher comme lui, et espéra l'élever un peu vers un métier meilleur que le sien, une profession légèrement plus élevée que la sienne. Il commença par l'envoyer à l'école, et une fois que le garçon y eut appris les rudiments de l'écriture et du calcul — son père apprenant ces rudiments avec lui — il l'envoya apprendre le métier de maréchal-ferrant; puis il l'éleva un peu plus, l'envoyant apprendre le métier de forgeron. Un jour, le garçon sortit chercher de l'eau pour la boutique, portant le récipient d'eau dans sa tenue grossière, figure que l'œil repoussait, le visage marqué d'une crasse peu légère, lorsqu'il aperçut l'un de ceux qui l'avaient instruit à l'école; il eut honte, et tenta de se cacher pour ne pas être contraint de le saluer — mais son maître l'avait déjà vu, et sentit sa honte, et ne montra aucun signe qu'il l'avait reconnu; il se rendit plutôt chez la mère du garçon et lui parla de lui, un entretien qui changea toute sa vie. Le soleil ne s'était pas encore couché ce jour-là que le garçon partait déjà avec son maître pour une ville

voisine, où se trouvait une école que le garçon rejoignit — non pour y chercher le savoir, car il était trop pauvre pour cela, mais pour y être domestique, ou presque, dans l'espoir que vivre dans ce milieu laisserait pénétrer dans son âme quelque chose de ce savoir qui y était dispensé du matin au soir.

Dans cette ville, le garçon entra en contact avec l'église, et y apprit la musique et le chant; le chant était en latin, si bien que le garçon mémorisait des chants qu'il ne comprenait pas, et il lui pesait de chanter ce qu'il ne comprenait pas; il apprit donc seul le latin, afin de comprendre ce chant. Il ne fallut guère de temps pour que le curé découvrit que le jeune homme comprenait le latin, et l'estima trop pour le laisser à l'ignorance et à cette vie oisive, et l'envoya dans une école secondaire. Dès lors, sa vie se stabilisa quelque peu, et son chemin se redressa après ses détours; il acheva ses études secondaires, puis rejoignit l'université de Vienne où il acheva ses études, puis se rendit à Leipzig et étudia à son université, puis retourna dans sa patrie, et voilà qu'il était professeur d'université dans la ville de Prague. Je ne sais si vous avez reconnu cet homme ou non, mais je préfère ne pas le nommer tout de suite, et laisser sa propre vie le nommer, ou laisser les jours qui l'ont combattu et affronté le nommer — ces jours qui n'ont pu le terrasser, mais qui ont dû, au contraire, se soumettre à lui. Cet homme resta professeur d'université, enseignant aux jeunes de ses compatriotes les principes et les branches de la philosophie, mais leur enseignant aussi ce qu'est la virilité sincère, ce qu'est la fière dignité, ce qu'est cette liberté où l'avilissement ne peut trouver aucun chemin, puis ce que c'est que d'être sincère envers la vérité et de lui rester fidèle, ferme en elle, sacrifiant pour elle tout ce qui est cher, et endurant pour elle toute épreuve.

Un jour, la ville de Prague et les villes alentour furent agitées par une grave affaire: on avait découvert un manuscrit d'un livre prétendant prouver que les Bohémiens avaient été un peuple de culture, de lettres et d'art au deuxième siècle de l'ère chrétienne, à une époque où les Allemands étaient des barbares sauvages, vêtus de peaux d'animaux, menant la vie la plus rude.

On peut imaginer l'effet que ce livre découvert produisit sur l'âme d'une nation que les Allemands avaient humiliée, et qui aspirait à la liberté et s'y pressait. Mais le professeur étudia le livre, et déclara — sans hésitation et sans se laisser émouvoir par l'ampleur de l'excitation de l'opinion publique — que ce livre était un faux, fabriqué, sans fondement authentique, et qu'il ne prouvait donc rien, et que la gloire des nations ne

devait pas se fonder sur le mensonge, ni dépendre de la tromperie. Immédiatement, toute l'opinion publique se retourna contre ce professeur, qui n'avait pas encore trente-six ans; tout le peuple le dénonça, conspira contre lui, et manœuvra contre lui de toutes les façons — mais il demeura ferme dans sa position, déclarant que le livre était un faux, proclamant que la gloire des nations ne devait pas se fonder sur le mensonge et dépendre de la tromperie, et la tempête se déchaîna violemment autour de lui, mais l'arbre resta droit, ne se penchant ni ne s'inclinant, jusqu'à ce que, les jours passant, puis les semaines, puis les mois, puis les années, la vérité se révélât: le livre était bien un faux, et le professeur n'avait été ni un traître à sa patrie ni un renégat de sa gloire ancienne, et ceux qui l'avaient dénoncé apprirent à le connaître, et ceux qui avaient conspiré contre lui apprirent à l'aimer, et ceux qui avaient manœuvré contre lui apprirent à lui faire confiance, si bien qu'ils l'envoyèrent comme leur député au parlement.

Le reniement de l'opinion publique ne l'effraya pas, et la confiance que lui porta ensuite l'opinion publique ne l'abusa pas non plus, et il ne se détourna pas de son amour de la vérité et de sa fidélité envers elle; car il aimait la vérité pour elle-même, et non pour s'en servir contre le peuple, ni pour s'en servir à séduire le peuple. Un jour, une jeune fille fut assassinée, et un voyageur juif fut arrêté et accusé de son meurtre, et l'affaire prit de la gravité parce que les gens crurent qu'il s'agissait d'un crime religieux; mais le professeur suivit l'histoire et étudia l'affaire, et s'assura que le Juif était innocent. Cet homme avait déjà été condamné à mort, et le professeur demanda que le jugement fût révisé, et insista avec force. Alors la cour se retourna contre lui, le souverain se retourna contre lui, toute l'opinion publique se retourna contre lui, et la jeunesse s'irrita violemment contre lui — mais il ne se soucia de rien de tout cela, et poursuivit son appel à ce qu'il croyait être la vérité. Un jour, il se présenta à l'université, et trouva les étudiants dressés pour l'empêcher de donner son cours; lui et eux se débattirent jusqu'à ce qu'il parvînt dans la salle de cours et s'apprêtât à parler, lorsqu'ils se mirent à crier jusqu'à étouffer sa voix; il s'apprêta à écrire, et ils l'en empêchèrent; le doyen vint et le pria de se retirer, et il se retira du cours — mais il ne se retira pas de son appel à la vérité, jusqu'à ce que le souverain fût contraint de changer la sentence, se contentant d'emprisonner le Juif et lui épargnant la mort. Puis les jours passèrent, et les événements se succédèrent, jusqu'à ce que la Grande Guerre fût déclarée, et voilà notre ami à Genève, avec quelques amis partageant son souci et son penchant, tous détestant la domination étrangère, tous désireux de l'indépendance de

leur patrie, tous ennemis de la souveraineté autrichienne, irrités contre la maison de Habsbourg; et ils formèrent entre eux un Conseil national, œuvrant d'abord à Genève, puis se transportant à Paris, où son activité grandit et son influence s'étendit, jusqu'à ce qu'il levât parmi ses compatriotes une armée d'environ cent cinquante mille combattants dans les rangs des Alliés. Puis, le mois d'octobre de l'an 1918 n'était pas encore achevé que l'indépendance de la Tchécoslovaquie était déclarée, le quatorze de ce mois; et pas un mois ne passa avant que l'Assemblée nationale ne se réunît à Prague, et que la République ne fût instaurée, et que sa constitution ne fût proclamée, et que Tomáš Masaryk ne fût élu président de la République, la constitution lui accordant un privilège que ne partageait aucun de ses compatriotes: celui de pouvoir se présenter à l'élection présidentielle à chaque échéance électorale durant toute sa vie, tandis qu'il n'était permis à nul autre d'être élu président plus de deux fois.

Et il sera élu pour la quatrième fois président de la République, le vingt-quatre de ce mois.

Voilà l'enfant dont le père conduisait un fiacre dans un village, un village parmi d'autres, et dont la mère était servante chez une dame d'un manoir, et dont le père voulait faire un forgeron, mais que sa propre grande âme fit président de la république dans sa patrie — bien plus, fondateur de la république dans sa patrie, bien plus, proclamateur de l'indépendance dans sa patrie, bien plus, un héros parmi les héros de la démocratie moderne et un philosophe parmi ses philosophes. Combien il conviendrait que la jeunesse le connaisse, et l'aime, et le prenne pour l'un de ces modèles sublimes dignes d'être imités; et combien il conviendrait qu'elle lise, à son sujet et au sujet de sa doctrine de la démocratie et des principes du gouvernement, un chapitre délicieux et splendide, publié par la revue *L'Illustration* dans son numéro du 28 avril 1934.